

Diderot, Lettres à Sophie Volland

« Ne me sachez point de gré ; c'est pour moi et non pour vous que je vous dis que je vous aime de toute mon âme ; que vous m'occupez sans cesse ; que vous me manquez à tout moment ; que l'idée que je ne vous ai plu me tourmente même quelques fois à mon insu ; que si d'abord je ne sais ce que je cherche, à la réflexion je trouve que c'est vous ; que si je veux sortir sans savoir pourtant où aller, à la réflexion je trouve que c'est où vous étiez. » (Diderot, *Correspondance*, Lettre à Sophie Volland).

L'auteur : Denis DIDEROT

Né à Langres le 05/10/1713 ; Mort à Paris le 31/07/1784

Grand philosophe des Lumières, Denis Diderot a apporté son érudition débordante et ses qualités novatrices dans de nombreux domaines. Il s'est illustré aussi bien dans le roman, le théâtre, la critique que l'essai. **Mais cet homme curieux et avide de connaissance est surtout resté dans la postérité avec la formidable entreprise de l'*Encyclopédie***, sur laquelle il a travaillé sans relâche pendant plus de 20 ans. Il avait la certitude que seul le savoir pouvait faire triompher la raison et ainsi faire progresser le monde.

Ses premières années de Bohême

Denis Diderot naît le 5 octobre 1713 à Langres, au sein d'une famille de la bourgeoisie aisée. Son père coutelier le pousse à suivre des études auprès des Jésuites, convaincu qu'une carrière ecclésiastique conviendrait à son fils. Diderot, lui, n'y voit pas d'objection et pense lui-même être sur la bonne voie. Aussi, il se rend à Paris pour approfondir ses enseignements. **Entre philosophie, théologie et droit, tout l'intéresse. Il obtient le titre de maître es art en 1732.**

Au sortir des études, Diderot réalise finalement que la prêtrise ne lui convient pas. Il tente alors de gagner sa vie selon les opportunités, tantôt précepteur, tantôt employé d'un procureur. **Avide de savoir, il apprend l'anglais, les mathématiques, les langues anciennes. C'est ainsi qu'au rythme d'une existence bohème, il croise la route de Rousseau**, avec qui il se lie aussitôt d'amitié. Durant cette même période, il tombe sous le charme d'une jeune lingère, **Antoinette Champion**, qu'il épouse sans le consentement paternel.

Premiers écrits : matérialisme et athéisme

Suite à sa rencontre avec Rousseau, Diderot est bien décidé à prendre la plume. D'abord traducteur, il est aussi amené à rencontrer **Condillac**. **Au fur et à mesure qu'il nourrit son esprit, ses pensées évoluent vers l'athéisme**, d'autant que le décès de sa sœur, religieuse, le fait douter de Dieu encore plus. Déjà avec *Pensées philosophiques*, en 1746, il tend vers la notion de **déisme** et de religion naturelle. Ce premier ouvrage est aussitôt condamné. **Lorsqu'il écrit *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient***, la dernière étape vers l'athéisme est franchie.

Ainsi, **Diderot y avoue sans réserve un matérialisme athée qui le conduit directement à la prison de Vincennes en 1749**. Les quelques mois qu'il y passe s'avèrent une expérience douloureuse et dès sa sortie, il abandonne l'idée de publier la totalité des ouvrages qu'il écrira. Toutefois, il ne démord pas de ses positions philosophiques. **Selon lui, le monde, la vie, la pensée appartiennent à la matière et évoluent seuls, par une sensibilité universelle et sans aucune intervention divine.**

Du drame au critique d'art

Denis Diderot ne peut concevoir l'existence sans écrire. Aussi s'adonne-t-il au **théâtre** avec *le Fils naturel*, rédigé en 1757, mais joué seulement des années plus tard. S'ensuit dès 1758 *le Père de famille*. Dans ces nouvelles **œuvres dramatiques**, Diderot entend bien s'éloigner de la tragédie classique pour laisser place au drame domestique bourgeois. Pour lui, le public attend une représentation en accord avec son temps et, pour cela, la prose naturelle doit supplanter le vers. **Mais ses réalisations ne remportent pas un franc succès**. Au cours de cette période, **Diderot et Rousseau**, qui s'entendaient déjà de moins en moins bien, **se fâchent définitivement**.

Tout en assumant la lourde tâche de *l'Encyclopédie* (qu'on lui a confiée **en 1747** ; adaptation française de la Cyclopaedia, de Chambers), Diderot fréquente les milieux savants et artistiques. Il ne peut alors s'empêcher de mettre sur papier ses ressentis et analyses face aux œuvres et ouvrages qu'il découvre sur son chemin. Ainsi, dès 1759, il publie dans la *Correspondance littéraire* de Grimm son premier *Salon*, ce qui fait de lui l'un des fondateurs de la critique d'art. **De plus, en parfait esthète, Diderot accorde une grande importance à l'art dans son *Encyclopédie*.**

L'Encyclopédie

L'Encyclopédie, justement, vient d'être interdite suite à la publication de *l'Esprit*, essai philosophique d'Helvétius qui heurte considérablement l'Église. Diderot, travaillant à ses critiques d'art, n'entend pas abandonner un projet qu'il affectionne et pour lequel il se

démène depuis 1747. **D'Alembert** ayant renoncé, il poursuit seul sa tâche. **Selon lui, il est indispensable de diffuser le savoir à tous. C'est là le seul moyen de contrer l'intolérance et de promouvoir la raison, d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement de rassembler les connaissances mais aussi de leur apporter le souffle philosophique de l'époque.**

Ainsi, Diderot s'attelle à la rédaction des dix derniers tomes de l'ouvrage monumental. Publiés en 1766, ils laisseront un goût d'amertume à son principal auteur, trahi par son éditeur qui le censure à plusieurs reprises. Toutefois, l'ouvrage n'est pas tout à fait terminé. Diderot publiera encore un volume de planches en 1772 ainsi qu'un supplément à la fin des années 1770.

Oeuvres narratives et dialogues philosophiques

Le projet encyclopédique touchant à sa fin, Diderot peut se consacrer à d'autres formes d'écriture. Bien entendu, le repos n'est pas envisagé. Au cours des années précédentes, il avait déjà commencé la rédaction de quelques œuvres narratives importantes, sans pouvoir les achever. **C'est le cas par exemple de *la Religieuse*, du *Neveu de Rameau*, ou de *Jacques le Fataliste*.** Enfin, il a le temps de les remanier et de les terminer.

Finalement, que ses œuvres soient publiées ou non, peu lui importe. **Diderot est un philosophe pour qui l'écriture est un dialogue interne qui permet de façonner ses pensées.** Ainsi, il retrouve ses préoccupations sur l'origine de la vie dans *le Rêve de d'Alembert* (1769) et sur la morale dans *Supplément au voyage de Bougainville* (1772, publié en 1796).

Voyages et vieillesse

À partir de l'été 1773, **Diderot se rend à La Haye avant de rejoindre l'impératrice russe Catherine II à Saint-Pétersbourg.** Des années plus tôt, celle-ci lui avait acheté sa bibliothèque et lui en avait laissé le bénéfice. Il l'en remercie en apportant ses lumières sur l'éducation en Russie. Ses voyages finissent toutefois par le fragiliser et, de retour à Paris, il écrit de moins en moins.

Parmi ses dernières œuvres figurent *Paradoxe sur le comédien* (1773-1778, publié en 1830), *Entretien avec la maréchale* ** (1776) et *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (1778). En 1781, il écrit sa dernière œuvre dramatique : *Est-il bon ? Est-il méchant ?*

Vieux et malade, il abandonne l'idée de publier la totalité de ses ouvrages inconnus. **Sophie Volland**, sa maîtresse bien-aimée qu'il fréquente depuis 1756 et avec laquelle il a échangé une correspondance remarquable, meurt en février 1784. Diderot s'éteint le 31

juillet suivant, à l'âge de 70 ans.

Ainsi, cet homme destiné à la prêtrise a emprunté une tout autre voie, guidé par sa soif de savoir et ses convictions philosophiques. Cette voie a fait de lui **l'un des plus grands représentants des Lumières** et son œuvre, dans laquelle *l'Encyclopédie* ne peut se dissocier de ses autres productions, reste l'une des plus importantes de la littérature française.

D'autres œuvres :

Les bijoux indiscrets

Un sultan se voit offrir un anneau aux pouvoirs magiques : toute femme vers laquelle il en tournera le chaton dévoilera ses intrigues les plus secrètes, bien malgré elle la plupart du temps puisque la voix de la vérité viendra de la partie la plus intime - et la mieux renseignée - de son anatomie... Avec ce roman, paru d'abord de manière anonyme, qui tout entier tourne autour des confessions involontaires et scandaleuses des femmes de la cour de Mangogul - où l'on reconnaît celle de Louis XV -, Diderot pensait avoir commis une "grande sottise". Heureuse sottise, puisqu'elle nous vaut l'une des rares grandes fictions libertines au sens fort, c'est-à-dire qui réponde, comme *Candide* ou *Justine*, à ces trois critères : un récit expérimental, encyclopédique et, surtout, philosophique. - 4e de couverture -

Le rêve de d'Alembert

Je crois vous avoir dit que j'avais fait un dialogue entre d'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris en fantaisie d'en faire un second, et il a été fait. Les interlocuteurs sont d'Alembert qui rêve, Bordeu et l'amie de d'Alembert, mademoiselle de Lespinasse. Il est intitulé *Le Rêve de d'Alembert*. Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou. J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse, aussi ne les verra-t-elle jamais ; mais ce qui va bien vous surprendre, c'est qu'il n'y a pas un seul mot de religion, et pas un seul mot déshonnête ; après cela, je vous défie de deviner ce que ce peut être." Ainsi Diderot annonce-t-il, dans une lettre à Sophie Volland, l'un des textes philosophiques les plus étonnants du XVIIIe siècle. Une philosophie matérialiste est-elle possible ? La sensibilité de la matière est-elle pensable ? Suffit-elle pour expliquer la vie, la pensée et l'unité du sujet ? De la médecine à la morale, l'excursion métaphysique rencontre sur son chemin un clavecin sensible, un essaim d'abeilles, une araignée et des chèvre-pieds

La correspondance entre Diderot et Sophie Volland vient enfin d'être éditée.

Sophie Volland porte sur les lettres des numéros de série, les séries correspondant à chaque période qu'elle passe loin de Diderot. Ces numéros ne servaient, à l'un comme à l'autre, qu'à vérifier le compte de leurs échanges ; c'est le seul témoignage de sa main. Elle a certainement repris ses propres lettres quand elle a rendu tout ou partie de celles de Diderot. Les dates ont été ajoutées par M. de Vandeul, qui épousa Angélique, la fille de Diderot ; on ignore sur quoi il s'est fondé. Les manuscrits originaux sont entrés à la Bibliothèque Nationale après la Seconde Guerre mondiale sous le nom de « fonds Vandeul ».

Se sont perdus la bague que lui légua Sophie ainsi que son portrait. Dans la lettre du 10 mai 1759, il écrit : « Je baise la bague que vous avez portée. » Et, dans celle du 5 août 1759 : « Il est devant moi ce portrait. Je ne saurais en approcher les lèvres ; à peine l'aperçois-je à travers les fractures de la glace [...]. Je sais seulement que vous êtes là-dessous, mais je ne vous y vois pas. » Le 13 octobre 1759 : "Il y a quatre ans que vous me parûtes belle ; aujourd'hui je vous trouve plus belle encore. C'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus."

Angélique, la fille de Diderot, témoigne dans ses *Mémoires* (1784) : "Mon père se lia avec Mme Volland, veuve d'un financier ; il prit pour sa fille une passion qui a duré jusqu'à la mort de l'un et de l'autre... Quelque temps avant sa mort il perdit Mlle Volland, objet de sa tendresse... Il lui donna des larmes, mais il se consola par la certitude de ne pas lui survivre longtemps."

On sait que l'état de santé de Sophie inquiète Diderot. Le 5 juin 1759, il écrit à Grimm : « Et il est sûr que son bobo augmente ; que sa santé s'affaiblit ; et que, si le chagrin s'en mêle, c'en est fait. Je finissais une lettre à sa mère par ces mots : « Je vous recommande sa vie. Vous la lui avez donnée ; ne la lui redemandez pas. » Le bobo est un abcès au sein. Mme d'Épinay, amie de Grimm et de Diderot, belle-sœur de Mme d'Houdetot (aimée de Rousseau mais restée fidèle à Saint-Lambert), souffrait elle aussi au sein d'une tumeur sans doute cancéreuse.

Il fait souvent l'éloge de sa franchise. Son expérience de la vie, grâce au milieu familial (la finance), sa curiosité étendue et ses lectures la rendent informée aussi bien du latin (Diderot ne traduit pas les citations qu'il lui adresse) que de mathématiques, avide de nouvelles politiques (comme la disgrâce de Pitt en 1761), surtout des derniers ouvrages parus ou circulant en manuscrit (en particulier des contes et pamphlets de Voltaire). Elle sait juger de romans et de théâtre : Diderot lit à Grimm sa comparaison d'Hypermnestre et de Tancrède. Espère-t-elle collaborer à la *Correspondance littéraire* ? Mais c'est Mme d'Épinay qui sera choisie.

Ses lettres de 1761 exposent des cas de morale, sujets de conversation pour salons sérieux, comme celui du château d'Isle en Champagne où elle séjourne six mois par an. Elle entretient avec Diderot un débat d'idées et il cherche à lui inculquer des principes tels que la haine du despotisme. Elle mérite donc bien la qualité de « sage » et le pseudonyme de Sophie, prénom authentique de quelques dames illustres, adopté également par la comtesse d'Houdetot (belle-sœur de Mme d'Épinay, grand amour de Rousseau et inspiratrice de *La Nouvelle Héloïse*). Une sagesse qui maintient Sophie dans les limites des convenances.

Sage et philosophe, elle peut lire, accepter et comprendre ces lignes : "*Ce qui caractérise le philosophe et le distingue du vulgaire, c'est qu'il n'admet rien sans preuve, qu'il n'acquiesce point à des notions trompeuses et qu'il pose exactement les limites du certain, du probable et du douteux. Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppresseurs, les fanatiques et les intolérants n'y gagneront pas. Nous aurons servi l'humanité.* (Lettre du 26 septembre 1762)

Elle pratique toutefois les coutumes de Lesbos - avec sa sœur ? -, ce qui ne l'empêche pas d'aimer aussi les hommes, comme le souligne Diderot : « Ma Sophie est homme et femme, et quand il lui plaît. »

C'est une femme de tête. Après la mort de sa mère en 1772, elle prend la responsabilité de la famille Volland : vente du château d'Isle-sur-Marne, installation

rue Montmartre. Elle jouit de 7 000 livres de rente, fait fructifier cet argent, prend sa sœur comme pensionnaire, meuble le logement, emplit ses armoires et la cave. Mais elle ne lit plus guère (sa vue baisse et elle porte des lunettes) et l'inventaire de sa bibliothèque est décevant. Elle lègue à Diderot ses *Essais* de Montaigne, son livre de chevet, symbole d'intimité et preuve de son attachement à la philosophie.

Sophie admire Voltaire (qui a résidé à Cirey, à une quarantaine de kilomètres du château de l'Isle). Cherche-t-elle, en correspondant avec Diderot, à rivaliser avec Emilie du Châtelet ?

Il se préoccupe de décoration, d'architecture ... Voilà ce qu'il écrit à Sophie.

Paris le 10 mai 1759

Nous partîmes hier à huit heures pour Marly ; nous y arrivâmes à dix heures et demie ; nous ordonnâmes un grand dîner, et nous nous répandîmes dans les jardins, où la chose qui me frappa, c'est le contraste d'un art délicat dans les berceaux et les bosquets, et d'une nature agreste dans un massif touffu de grands arbres qui les dominent et qui forment le fond. Ces pavillons, séparés et à demi enfoncés dans une forêt, semblent être les demeures de différents génies subalternes dont le maître occupe celui du milieu. Cela donne à l'ensemble un air de féerie qui me plut.

Il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de statues dans un jardin, et celui-ci m'en paraît un peu trop peuplé ; il faut regarder les statues comme des êtres qui aiment la solitude et qui la cherchent, des poètes, des philosophes et des amants, et ces êtres ne sont pas communs. Quelques belles statues cachées dans les lieux les plus écartés, les unes loin des autres, qui m'appellent, que j'aie à chercher ou que je rencontre ; qui m'arrêtent, et avec lesquelles je m'entretiens longtemps ; et pas davantage ; et point d'autres.

Je portais tout à travers les objets des pas errants et une âme mélancolique. Les autres nous devançaient à grands pas, et nous les suivions lentement, le baron de Gleichen et moi. Je me trouvais bien à côté de cet homme ; c'est que nous éprouvions au dedans de nous un sentiment commun et secret. C'est une chose incroyable comme les âmes sensibles s'entendent presque sans parler. Un mot échappé, une distraction, une réflexion vague et décousue, un regret éloigné, une expression détournée, le son de la voix, la démarche, le regard, l'attention, le silence, tout les décèle l'une à l'autre. Nous nous parlions peu ; nous sentions beaucoup ; nous souffrions tous deux ; mais il était plus à plaindre que moi. Je

tournaï de temps en temps mes yeux vers la ville ; les siens étaient souvent attachés à la terre ; il y cherchait un objet qui n'est plus.

Nous arrivâmes à un morceau qui me frappa par la simplicité, la force et la sublimité de l'idée. C'est un Centaure qui porte sur son dos un enfant. Cet enfant approche ses petits doigts de la tête de l'animal féroce et le conduit par un cheveu. [...]

Il faut voir le visage du Centaure, le tour de sa tête, la longueur de son expression, son respect pour l'enfant despote : il le regarde, et l'on dirait qu'il craint de marcher. Un autre me fit encore plus de plaisir : c'est un vieux Faune qui s'attendrit sur un enfant nouveau-né qu'il tient dans ses bras. La statue d'Agrippine au bain est au-dessous de sa réputation, ou peut-être étais-je mal placé pour en juger mieux. Nous partageâmes notre promenade en deux : nous parcourûmes les bas avant dîner ; nous dînâmes tous d'appétit. Notre Baron, le nôtre^[2], fut d'une folie sans égale.

Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent et nerveux, au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates ; tel il était entre nous. Il n'aurait ni embarrassé ni offensé ma Sophie, parce que ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît. Il n'aurait ni offensé ni embarrassé mon ami Grimm, parce qu'il permet à l'imagination ses écarts, et que le mot ne lui déplâit que quand il est mal placé. Oh ! combien il fut regretté, cet ami ! que ce fut un intervalle bien doux que celui où nos âmes s'ouvrirent, et nous nous mîmes à peindre et à louer nos amis absents ! Quelle chaleur d'expressions, de sentiment et d'idées ! quel enthousiasme ! que nous étions heureux d'en parler ! qu'ils l'auraient été de nous entendre ! Ô mon Grimm ! qui est-ce qui vous rendra mes discours ?

Notre dîner fut long et ne dura pas. Nous parcourûmes les hauts. J'observai que de toutes les eaux, il n'y en avait point d'aussi belles que celles qui tombent sans cesse ou qui coulent, et qu'on n'en avait pratiqué nulle part. Nous nous entreînâmes d'art, de poésie, de philosophie et d'amour ; de la grandeur et de la vanité de nos entreprises ; du sentiment et du ver de l'immortalité ; des hommes, des dieux et des rois ; de l'espace et du temps ; de la mort et de la vie ; c'était un concert au milieu duquel le mot dissonant de notre Baron se faisait toujours distinguer.

Le vent qui s'élevait et la soirée qui commençait à devenir froide nous rapprochèrent de notre voiture. Le baron de Gleichen a beaucoup voyagé ; ce fut lui qui fit les frais de retour. Il nous parla des Inquisiteurs d'État de Venise, qui marchent toujours entre le confesseur et le bourreau ; de la barbarie de la cour de Sicile, qui avait abandonné un char de triomphe antique, avec ses bas-reliefs et ses chevaux, à des moines qui les ont fondus pour en faire des cloches : cela fut amené par la destruction d'une cascade de Marly dont les marbres revêtent à présent les chapelles de Saint-Sulpice. Je dis peu de choses. J'écoutais ou je rêvais. Nous descendîmes, entre huit et neuf, à la porte de notre ami. Je me reposai là jusqu'à dix. J'ai dormi de lassitude et de peine ; oui, mon amie, et de peine.

J'augure mal de l'avenir. Votre mère a l'âme scellée des sept sceaux de l'Apocalypse. Sur son front est mis : Mystère.

Je vis à Marly deux sphinx, et je me la rappelai. Elle vous a promis, elle s'est promis à elle-même, plus qu'il n'est en elle de tenir ; mais je m'en console, et je vis sur la certitude que rien ne séparera nos deux âmes. Cela s'est dit, écrit, juré si souvent ! que cela soit vrai du moins une fois. Sophie, ce ne sera pas de ma faute.

M. de Saint-Lambert nous invite, le Baron et moi, à aller à Épinay passer quelque temps avec M^{me} d'Houdetot ; je refuse, et je fais bien, n'est-ce pas ? Malheur à celui qui cherche des distractions ! il en trouvera ; il guérira de son mal, et je veux garder le mien jusqu'au moment où tout finit. Je crains de vous aller voir ; il le faudra pourtant ; le sort nous traite comme si la peine était nécessaire à la durée de nos liens.

..... [Adieu, mon amie, un mot, s'il vous plaît, par Lanan. À propos, ménagez la complaisance de votre sœur, et ne l'entretenez de vous et de moi que quand vous ne pourrez contenir vos sentiments, ou qu'elle vous en sollicitera : nos amis, même les plus tendres, ne peuvent pas mettre à cela beaucoup d'importance. Il faut avoir appris à écouter et à plaindre les amants. Votre sœur ne le sait pas encore ; puisse-t-elle l'ignorer toujours ! Je baise la bague que vous avez portée.]

RAPPELS :

- 1. Les verbes en [.eler] et [..eter] :

- **Les verbes en -eler**

Il faut bien le dire, les verbes en -eler et -eter sont toujours une difficulté et il convient de bien réfléchir avant de procéder à leur conjugaison.

Les verbes en -eler redoublent le l devant un e muet ou dit plus simplement pour obtenir le son è, on redouble le l car, suivi de deux consonnes, le e devient è sans qu'il soit nécessaire de lui ajouter un accent grave.

j'appelle ==> son è grâce au doublement du l
nous appelons ==> son e, pas de doublement du l nécessaire

Mais c'est là que ça se complique car si cette règle est valable pour certains verbes, elle ne l'est pas pour tous les verbes de ce modèle. Ces autres verbes changent tout simplement le e en un è sans doublement de consonne. Ces verbes sont les suivants : *agner, celer, déceler, receler, ciseler, démanteler, écarteler, encasteler, geler, dégeler, congeler, surgeler, marteler, modeler, peler*. Il s'agit d'une liste exhaustive qu'il faut malheureusement savoir par cœur. .

- **Les verbes en -eter**

Les verbes en -eter suivent la même règle que les verbes en -eler et l'on double le t pour obtenir le son è.

Et on a également une liste d'exception pour des verbes qui ne doublent pas le t et prennent à la place un accent grave è : *acheter, racheter, bégueter, corseter, crocheter, fileter, fureter, haleter*.

- **La réforme de 1990**

Les rectifications orthographiques de 1990 autorisent l'emploi du è pour tous les verbes en -eler et -eter sauf pour les verbes en appeler et en jeter). Dans ce cas, le e du radical se change en è quand la syllabe qui suit contient un e muet : elle ruissèle, il détèle, il époussète ; il détèlera, etc. Les noms en -ment s'écrivent comme le verbe.

Exceptions : appeler, jeter et les verbes de leurs familles redoublent l ou t devant une syllabe contenant un e muet : j'appelle, je jette, j'appellerai, etc. Et au passage, on recommande maintenant interpeler avec un seul l.

- 2. « Demi »

Quand il ne s'agit pas de la mesure du verre de bière où il est un nom, "demi" est un mot qui demande réflexion - comme "mi" et "nu"

L'accord de **demi, mi, nu**

» A. Accord de nu

1. L'adjectif **nu** ne suit aucune règle particulière, il s'accorde en **genre** et en **nombre** quand il est employé comme un **adjectif qualificatif**.

*Exemple : la tête **nue** -> les têtes **nues***

2. Mais **nu** reste invariable dans un **nom composé**.

*Exemple : un **nu**-propriétaire -> des **nu**-propriétaires*

» B. Accord de mi

mi, employé dans des **mots composés**, est invariable.

*Exemple : une **mi**-temps -> deux **mi**-temps*

» C. Accord de demi

1. **demi** s'accorde uniquement en **genre** mais **reste invariable en nombre**.

*Exemple : un tour et **demi** -> deux tours et **demi** / une heure et **demie** -> deux heures et **demie***

2. **demi** reste invariable dans un **nom composé**.

*Exemple : un **demi**-frère -> trois **demi**-sœurs ; des **demi**-tours*

3. NOMS FÉMININS TERMINÉS par -TÉ ou -TIÉ :

- Les noms féminins terminés par [te] ou [tie] s'écrivent **-É**
ex : la liberté, la bonté, la pitié

Ce sont des mots **abstrait**s : liberté, charité, hérédité ...
ou des noms **concrets** : la cité, une anfractuosité, une indemnité

- **EXCEPTIONS :**

1. Les noms exprimant un contenu : une fourchetée, une charretée

2. Les noms suivants :

La butée, la dictée, la jetée, la montée, la pâtée, la portée

COMPLÉMENT :

Les noms en -é -ée -té -tée -tié

» Terminaison en **-é -ée**

- De nombreux noms **féminins** se terminant par le son "é" s'écrivent **-ée**.

Exemples : la vallée, la fée, l'allée.

Exceptions : l'acné, la clé, la psyché.

- Certains noms **masculins** se terminant par le son "é" s'écrivent **-ée**.

Exemples : l'apogée, le lycée, le pygmée, le scarabée.

Les autres noms masculins se terminant par le son "é" ont des terminaisons diverses.

Exemples : le boulanger, le pied, le blé, le nez.

